

La vérité, c'est que les gendarmes (également appelés pacos) rendent souvent la vie des prisonniers misérable en confisquant les téléphones portables, en les obligeant à faire des travaux d'esclave, à transporter les ordures, à nettoyer les cellules et les espaces extérieurs, à servir la nourriture, à prêter leur télévision, à nourrir les autres, etc.

Certains aspects de la vie carcérale étaient cruciaux pour le bien-être mental. John ne tarda pas à comprendre combien il était important de communiquer avec ses amis et sa famille à l'extérieur. Longtemps, il n'eut pas accès à un téléphone, mais il se consola en sachant qu'il avait reçu la visite de dix-sept personnes différentes, la plupart étant venues plusieurs fois. Ces moments étaient son seul contact avec son monde, à savoir les chrétiens, libertaires et autres connaissances avec qui il aimait converser.

Sa nouvelle "famille" de criminels n'était tout simplement pas la même, même s'il s'est attaché à certains d'entre eux : Rubén 1 et Ismael 1 pour les parties d'échecs, Manuel 1 et Waldo 1 (et probablement Miami 1) pour être des victimes innocentes de mauvaises politiques publiques comme lui, Alexander 1 et Ismael 1 pour leur foi évangélique naissante qu'ils pratiquaient avec lui le dimanche. Beaucoup d'autres posaient des questions à John sur la foi, mais n'étaient pas des chrétiens pratiquants : Waldo 1, Che 1 (l'Argentin), Roberto 2 (chauve), Manuel 1, Miami 1 (Miguel 2), Raúl 2 (le plus jeune), et d'autres en transit. En un sens, John, qui fut pasteur baptiste trois ans, se trouvait sur un champ de mission et rédigeait aussi (à la main) un livre basé sur 1 Pierre 2:19-20, intitulé « Souffrir injustement : l'emprisonnement, les familles brisées, et la destruction de biens ou de richesses chez les chrétiens dans les sociétés démocratiques modernes », destiné au marché évangélique. Mais rien de cela ne pouvait remplacer la profonde solitude et l'inconfort qui l'accablaient souvent. Ainsi, les messages instantanés et conversations téléphoniques faisaient beaucoup pour atténuer ces souffrances. Mais ce qui était tordu ne pouvait être totalement redressé.

Son malaise émotionnel se manifestait aussi par ses sanglots fréquents lors des visites, chaque fois que sa femme ne se présentait que pour les vingt ou quarante dernières minutes d'une visite de deux ou trois heures. Il souffrait profondément du fait que la femme qu'il aimait n'était pas ponctuelle, peu importe que cela lui laissait à peine une heure ou moins par semaine. Elle était tout le temps en retard, pour tout. Il le savait, et comprenait que ce n'était pas destiné qu'à lui. Mais cela faisait mal. Il se réjouissait au moins qu'elle lui apporte régulièrement de l'argent, du linge propre et de la nourriture pour qu'il survive. Il était reconnaissant, car beaucoup de reos n'avaient jamais de visite.

Sa femme, Pamela Sepúlveda Mendoza, ne s'excusait jamais. Elle se justifiait toujours, mais venait presque toujours. Elle avait refusé d'apprendre à conduire et prenait donc le bus, un trajet d'une heure quarante à chaque fois – une corvée totale. Tout cet effort pour ne voir son mari qu'une heure maximum par semaine. Les autres détenus commencèrent à remarquer que sa femme, supposément chrétienne pratiquante, avait une si mauvaise réputation. Si d'autres visiteurs l'emmenaient en voiture, ils arrivaient aussi en retard, souvent à cause d'elle. Les autres reos avaient pitié de John en le voyant assis seul la plupart du temps alors que tous les autres étaient à leur place attitrée dans la salle.

Ces places étaient auto-attribuées, et une fois fixées, elles restaient éternellement les mêmes. Les visiteurs savaient exactement où aller et quand arriver. Les seules variations importantes étaient dues à des facteurs externes, comme la pandémie de Covid-19 en 2020. Les pacos avaient limité les visites à une fois par semaine, mais prolongé la durée de deux à trois heures, interdisant aussi l'entrée aux visiteurs de plus de 65 ans, de moins de 2 ans ou enceintes. De telles règles laissaient beaucoup de reos sans aucune visite, et John réalisa que la détresse du pauvre machucado sans visite était terrible. La douleur apparaissait après seulement quelques semaines d'enfermement.

John comprit très tôt que la nourriture de la prison donnait la diarrhée. Peut-être était-ce l'excès de saindoux dans les tonneaux de nourriture, qui recouvrait assiettes et bols dès que l'eau froide les touchait.

John soupçonnait des produits chimiques, des germes provenant des mains sales des reos cuisiniers, voire du crachat ou de l'urine. Une chose était claire : les machucados qui pouvaient éviter ou sauter le rancho, les tonneaux de nourriture chaude arrivant à 11 h et à 14 h, le faisaient. Cette bouffe constituait le repas du jour et du soir, après leur petit-déjeuner maigre.

Il existait aussi un service appelé « dieta », qui offrait de la nourriture sans sel, un peu meilleure, réservée aux malades chroniques, distribuée par un serveur vers 13 h. C'était pour les reos hypertendus, diabétiques, etc. La seule façon d'éviter la nourriture de la prison était d'avoir une épouse, une mère ou une sœur qui apportait des plats de la rue. Parfois un ami amenait aussi une pizza ou des empanadas. John remarqua que lorsqu'il ne mangeait que des plats apportés de dehors, il n'avait jamais de diarrhée. Le principal problème était de conserver la nourriture au frais en cellule. Il y avait un vieux congélateur dans le réfectoire, mais il débordait après les visites, et les reos pauvres y volaient parfois. Quand John a emménagé avec Mauricio, une chose a changé : il a eu accès au réfrigérateur de l'infirmerie (section des ambulanciers).